

Compte Rendu des Travaux

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

Pendant l'Année 1901

Messieurs,

Lorsque sur la demande du Président Sorel, j'acceptai de remplacer, comme secrétaire, mon vieil ami de Marsy, je ne m'attendais pas à tenir ici le rôle de ces *fossores*, dont une conférence éloquente sur les catacombes (1) vous rappelait récemment les délicates et douloureuses fonctions. Ils n'avaient pas seulement à faire place aux nombreux chrétiens que le martyre ou la mort naturelle amenait chaque jour plus nombreux dans les galeries souterraines sans cesse agrandies; à eux aussi était réservée la tâche de conserver le souvenir de tous ces défunts et de placer sur leur tombe une inscription rappelant leurs titres à la vénération des fidèles. Cette inscription était brève, et là encore je dois les imiter.

Alexandre Sorel restera pour nous le modèle des Présidents, et après tant de discours consacrés moins à honorer sa mémoire qu'à donner libre cours à nos regrets, son nom et ce titre au bas de son portrait suffiraient seuls à dire ce que fut l'homme, le lettré et l'érudit que nous n'oublierons jamais.

A côté de lui, je dois mentionner également M. Cottenet, maire de Pierrefonds, et l'abbé

(1) Conférence du 14 Novembre 1901 sur les catacombes de Rome par le baron Kanzler, membre de la Commission d'Archéologie sacrée et directeur du Musée profane de la bibliothèque vaticane.

Vasseur, tous deux membres titulaires, décédés pendant le cours de cette année.

En face de ces pertes cruelles et de quelques autres vides causés par des absences qui, espérons-le, ne seront pas éternelles, il m'a paru réconfortant, dans la période douloureuse que nous traversons, de placer sous vos yeux le chiffre de nos membres, qui, pour les membres titulaires seuls, monte à plus de cent cinquante, et dont le tiers a assisté à nos séances, plus ou moins régulièrement, je n'ai pas à le dire, n'ayant pas à décerner de prix d'assiduité. Tout en souhaitant que tous y puissent prendre part, et que cette salle devienne trop petite, il me semble que c'est déjà un chiffre respectable, de nature à encourager les travailleurs qui sont assurés ainsi d'un auditoire nombreux, et, je puis l'affirmer sans crainte, extrêmement bienveillant.

Cette bonne confraternité est la base ou plutôt, qu'on me passe le mot, le ciment d'une Société comme la nôtre. Grâce à elle, chacun peut réclamer le concours de tous pour élucider les points obscurs du problème qui le préoccupe. L'ordre des Bénédictins, qu'il faut toujours citer comme modèle à toutes les Sociétés historiques, a dû les immortels ouvrages qui ont illustré son nom, aux hommes éminents qu'il possédait, et aussi à la collaboration constante de tous les membres de l'ordre, même les plus obscurs et les plus modestes. C'est une vérité bien connue, dont témoigne d'une façon touchante la correspondance de tous ces grands travailleurs, et qu'on ne saurait trop répéter ici.

Il se trouve parfois que le service rendu n'est pas seulement un acte de bonne confraternité; le renseignement recueilli par obligation, ouvre aux yeux de celui qui le donne des horizons inconnus. Un de nos confrères vient d'en faire l'expérience; je tiens à le

rappeler, moins pour louer M. Fleuret que dans l'espérance de voir son exemple suivi. Profitant de ses rares loisirs à l'Hôtel de Ville, il avait entrepris d'extraire de nos vieux registres, pour le Président Sorel, l'état des ruines causées par le siège de 1430. Dans la pensée de l'historien, ce devait être le revers du rôle patriotique tenu par nos pères, la carte à payer de leur gloire.

Complété par de nouvelles recherches, il se trouve que ce document simplement rédigé jadis pour obtenir une remise d'impôt, est le plus ancien et le plus précieux élément d'une statistique compiégnoise.

Le chanoine Müller n'a besoin des encouragements de personne pour découvrir des documents intéressants. Rien n'échappe à son regard pénétrant, pas le moindre parchemin, fût-il à demi roussi par le fer d'une blanchisseuse prudente qui craignait de brûler le linge des clients! L'écriture du moins était grande et facile à lire comme la belle onciale, mais le fer trop chaud et d'autres usages vulgaires n'avaient laissé de ce vénérable manuscrit qu'un lambeau de l'institution des diacres, telle qu'elle est décrite dans saint Isidore de Séville. Pour le chanoine Morel c'est chose connue, et il n'est pas ici question d'une de ces découvertes qui ont illustré le cardinal Maï. Mais tout le monde n'a pas lu saint Isidore de Séville, et nous n'en avons pas moins pris plaisir à voir exhumé de ce vieux débris, quantité de détails inconnus des profanes sur le nombre des diacres, leurs fonctions et le mystérieux symbolisme qui y préside.

Ce n'était là, du reste, pour l'abbé Müller, qu'une simple récréation d'érudit, entre deux travaux qu'il vous a offerts : l'un intitulé *la Charité et l'Hôpital de Saint-Leu-d'Esserent*, l'autre *le cartulaire de Saint-Leu-d'Esserent*, ouvrage qui lui a valu de la part de son

évêque et d'un érudit comme Mgr Douais, des éloges auxquels je n'aurais pas la témérité de vouloir joindre les miens.

C'est une grosse affaire que de publier un cartulaire; aussi, pour activer la publication de celui de Saint-Corneille, le chanoine Morel semble, d'après les procès-verbaux de l'année, n'avoir fait que se promener. Mais qu'il visite Saint-Martin-aux-Bois, qu'il assiste au Congrès des Sociétés savantes à Nancy, ou que *pede claudo* il pousse jusqu'en Italie, il n'oublie rien, pas même ses bons amis de Compiègne; et grâce à lui nous pourrons publier bientôt une monographie aussi complète que possible de cette merveilleuse église Saint-Martin qui, placée sur la limite des diocèses de Beauvais et d'Amiens, rivalise d'élégance et de hardiesse avec ces deux cathédrales. De même, le Congrès des Sociétés savantes nous a été raconté avec tant de détails et de précision, que nous avons eu l'illusion d'y assister. Quant à l'Italie, c'était une véritable gageure que de voir tant de choses en si peu de temps, même en ne se couchant pas! et trop parcouru pour prêter à des détails inédits. Moins que personne, je songe à lui en faire un reproche, après avoir osé, moi aussi, vous conduire en Italie et vous donner pour guide à Florence, un simple paysan! Heureusement, son accent noyonnais l'a trahi, vous l'avez reconnu pour un *pays*, et vous lui avez été indulgents.

Il me semble qu'on a beaucoup aimé les voyages cette année. Notre vice-président, M. Cauchemé, vous a conduits à Agen et à Auch, où se tenait le Congrès de la Société française d'archéologie si longtemps dirigée par notre confrère, le comte de Marsy. Son souvenir planait, comme un voile de deuil, sur cette réunion qu'il avait projetée, où tous étaient ses amis et où quelques-uns même n'avaient pu se décider à se retrouver

sans lui. Aussi le contingent compiégnois, si nombreux jadis, était-il fort réduit. Le Congrès, dirigé par M. Lefèvre-Pontalis, a du reste parfaitement réussi et notre confrère a rapporté des séances et des excursions une riche moisson de souvenirs et de renseignements, dont il a bien voulu nous faire profiter.

Dans le même esprit de mutuelle instruction, M. Plessier nous avait communiqué, dès l'année dernière, ses notes prises en visitant les merveilles d'art accumulées au Petit Palais de l'Exposition. Cette année il ne lui a pas fallu moins de deux séances pour terminer cette longue et intéressante énumération, qui vous a rappelé les pièces les plus remarquables en bijouterie, orfèvrerie, joaillerie et émaillerie, les sculptures, et enfin toute une série de manuscrits, sceaux et monnaies. Un pareil travail ne doit pas être perdu, et comme il ne nous serait pas facile de le publier en entier, notre confrère a bien voulu le réduire aux objets essentiels, à ceux surtout qu'un intérêt local recommande plus particulièrement à votre attention.

Une autre lecture, commencée également l'année précédente, a été continuée cette année et figure précisément au programme de cette séance. Chacun devine qu'il s'agit de l'hôpital Saint-Nicolas. En choisissant pour votre nouveau président M. l'abbé Vatlier, vous avez voulu témoigner, mieux que par mes paroles, en quelle estime vous teniez la valeur de l'œuvre et le caractère sympathique de l'auteur. Il vous a montré les heureux effets de la réforme accomplie au début du xvii^e siècle, les vocations plus nombreuses quand la règle a repris toute sa sévérité, l'administration ferme et intelligente d'une supérieure également soucieuse des intérêts spirituels et matériels. Nous espérons que bientôt ce travail

considérable pourra prendre place dans nos Bulletins.

Des études moins étendues y ont aussi leur place marquée; c'est ainsi que nous avons cru utile d'y faire figurer une simple note de M. Francis de Roucy sur le véritable blason de Compiègne. Les nombreux travaux exécutés dans notre ville et principalement la restauration du pignon de l'ancien Hôtel-Dieu semblent avoir préoccupé notre confrère. Cette belle façade d'un style ogival si pur, couronnée plutôt qu'ornée d'un écusson, dont vous me dispenserez de préciser le style, lui a causé une impression de malaise artistique qu'il a voulu éviter à tous les amis de l'art, en indiquant les règles de la science héraldique aussi bien que les convenances de style à observer dans les restaurations de monuments. Un dessin de M. Cauchemé joint ici l'exemple au précepte.

En parlant art et architecture, il est bien difficile ici de ne pas songer à cette glorieuse lignée des Gabriel, dont le second a donné les plans du château complétés et exécutés en grande partie par son fils. Aussi avez-vous accueilli avec un vif intérêt la communication de Madame Le Féron sur un portrait de Gabriel II, le père du véritable créateur du château.

Ce portrait, signé de Tournières, le grand peintre de Caen, et daté de 1725, nous représente l'architecte debout et tête nue, vêtu d'un riche costume de velours brodé, tenant à la main les plans du théâtre de Bordeaux. C'est une œuvre accomplie, où Tournières, alors à l'apogée de son talent, n'a rien négligé pour bien traiter un collègue avec lequel il avait sans doute de fréquentes relations. Mais pour nous, le mérite de l'œuvre d'art est éclipsé par l'intérêt que nous prenons à cette famille d'architectes qui a bâti le château de Compiègne.

Plus que jamais la foule se porte de ce côté ; n'ayons pas honte de faire comme elle, d'autant que nous n'avons pas à craindre d'y entrer par fournées, comme les malheureuses victimes des trains de plaisir ; notre confrère M. Garand va nous conduire :

Nourri dans le sérail, il en connaît les détours.

Aussi, que de récits humoristique ou touchants ne vous a-t-il pas déjà donnés sur ce palais dont les splendeurs le touchent moins que les tragiques destinées de ses hôtes ! Cette fois, il s'agira d'un étranger, le plus illustre peut-être d'une nation chevaleresque entre toutes, qui n'a jamais habité le Palais qu'en peinture, comme il n'a vécu que dans l'imagination d'un romancier, et qui n'en tient pas moins, dans la mémoire des hommes, une place plus considérable que les tristes souverains enfouis dans les caveaux de l'Escorial. Don Quichotte est représenté à Compiègne par Coppel et Natoire qui, en retraçant les principaux épisodes de ce roman unique, avaient surtout en vue de fournir des modèles aux manufactures de tapisseries ; et l'on a pu voir dernièrement au château de Compiègne, à cause de la réception du Tzar, les tapisseries exécutées d'après Coppel, accrochées momentanément dans la grande salle de bal. Mais ce n'est pas l'œuvre artistique de Coppel et de Natoire ou même l'œuvre littéraire de Cervantes qui préoccupe M. Garand ; il envisage surtout le caractère philosophique de Don Quichotte. Il se plaît à saluer en lui le chevalier de l'idéal, le patron de tous ceux qui se dévouent aux nobles causes, sans souci du succès et de la popularité. Notre confrère en parle avec cette émotion communicative qui naît des convictions sincères, et l'on est tenté de lui attribuer la fière devise :

Victoria causa diis placuit, sed victa Catoni.

Pendant que nous parcourons ensemble le château, il se plaît également à nous rappeler quels genres d'invités il a reçu sous le dernier règne : souverains, grands dignitaires, artistes, et même personnalités qui ne rentrant dans aucune de ces catégories, savent se faufiler partout. Qu'on n'y voie pas une allusion malicieuse aux dernières réceptions et au personnel un peu mêlé chargé de recevoir les augustes visiteurs que nul alors n'attendait !

De tout temps, le plus grand attrait pour les hôtes du château a été la forêt avec ses promenades et ses chasses. Au charme de ces grands bois, s'ajoutent ici des ruines romaines, là des merveilles artistiques comme le château de Pierrefonds et l'église de Saint-Jean-aux-Bois, ailleurs le décor pittoresque du prieuré de Saint-Pierre, ou encore de simples souvenirs. Partout l'artiste, l'archéologue, l'historien et le plus simple curieux se sentent attirés et retenus par quelque question intéressante. Cette forêt même, quelles vicissitudes a-t-elle subie ? N'a-t-elle pas, comme la mer, gagné de ce côté, perdu d'un autre ? Quelle est l'origine de ces enclaves qui semblent autant d'îlots sur cet océan de verdure ? La libéralité de nos rois sans doute envers les congrégations religieuses et les quelques communautés d'habitants formées auprès d'elles. Mais on aimerait à être nettement renseigné sur ces diverses aliénations.

Sans résoudre complètement un de ces problèmes, M. Lambin a su vous captiver par l'historique des divers occupants qui se sont succédés à la ferme de l'Ortillé depuis le milieu du XVII^e siècle. Il vous a montré la constante tenacité avec laquelle une famille s'attache à la terre qui la nourrit et trop souvent trahit ses efforts, puis finit par en triompher, en devient le maître et la cède

enfin à d'autres, pour en faire une maison de plaisance dans un site charmant bien connu de tous les amateurs de notre belle forêt.

Dans cette énumération de vos travaux, j'ai passé sous silence la dernière étude de notre regretté Président Sorel, sur Jean-Jacques Rousseau à Trie-Château, et je suis forcé de vous demander crédit sur ce point. Je n'ai pu entendre cette lecture et je ne la connais que par le procès-verbal. Le séjour de Jean-Jacques à Trie est le lien qui rattache à nos études locales le portrait de cet homme étrange, mais ce portrait tracé par le Président Sorel avec son soin habituel et sa compétence de lettré, je ne crois pas convenable d'en parler, avant de l'avoir vu reproduit dans un de nos prochains bulletins.

En dehors des séances, la Société historique reprenant cette année ses anciennes traditions a fait trois excursions : la première entre Creil et Rieux, avec stations principales à Saint-Leu-d'Esserent, Nogent-les-Vierges et Villers-St-Paul; la seconde à Saint-Martin-aux-Bois, Maignelay et Ravenel; la troisième au château du Francport. Les comptes rendus qui en ont été faits par M. l'abbé Morel et votre secrétaire figureront dans le volume des Procès-Verbaux de 1901, actuellement sous presse. Le dixième volume du Bulletin est également à la veille de paraître. Nous n'attendons plus que les portraits gravés du comte de Marsy et du président Sorel, que votre Commission a voulu joindre au récit de leurs obsèques, comme un suprême hommage à ces deux membres éminents.

Le souvenir des morts ne doit pas nous faire oublier les vivants. Notre confrère, M. Arthur Bazin, a été, cette année, nommé officier d'Académie, et cette distinction si bien méritée, nous touche d'autant plus que, d'après le *Journal Officiel*, elle lui a été accordée à titre de membre de la Société his-

torique. Trois de nos collègues, MM. Bénard, Cauchemé et Fabvre ont reçu la Croix de Sainte-Anne de Russie. Enfin, en terminant j'ai l'honneur de déposer sur le bureau le diplôme accordé à la Société historique de Compiègne à l'Exposition universelle de 1900.

Baron DE BONNAULT.
